



Symboles et mystères

Alain Bénard

Errance, 2014
(222 pages, 39 euros).

L'admirable travail du Groupe de recherche et de sauvegarde de l'art rupestre (GERSAR) prend ici la forme d'une thèse bien illustrée sur l'art rupestre sur grès du Sud de l'Île-de-France. Il n'en fallait pas moins pour commencer à décrire de façon systématique les quelque 1200 abris ornés aujourd'hui repérés par le groupe. Souvent des quadrillages, les ornements qu'ils contiennent ne sont pour la plupart pas figuratives, sont souvent pollués par des graphismes modernes, et attribués pour la plupart au Mésolithique.



Un monde de camps

Michel Agier (dir.)
La Découverte, 2014
(432 pages, 25 euros).

Selon les Nations unies, plus d'un milliard de personnes vivent dans des bidonvilles, parmi lesquels beaucoup de camps provisoires devenus permanents. Sous la direction de deux anthropologues du contemporain, les auteurs passent en revue des cas typiques, dont Chatila (camp palestinien au Liban), Kacha Garhi (Afghanistan), Mae La (camp karen à la frontière thaïlando-birmannaise), Sainte-Livrade (le camp d'accueil des réfugiés d'Indochine), Pavarando (camp de déplacés en Colombie) ou encore Calais (camp de sans-papiers en France). Trois fonctions des camps sont identifiées : refuge, réserve de travailleurs dans l'économie locale et centre de rétention.

Les constructions mathématiques avec des instruments et des gestes



Évelyne Barbin (dir.)
Ellipse, 2014
(320 pages, 31 euros).

Outre la célèbre quadrature du cercle, les géomètres grecs se sont intéressés à la duplication du cube, à la trisection de l'angle et à la construction de polygones réguliers... Autant de sujets qui font les chapitres de ce livre, où les recherches plus ou moins fructueuses de solutions à diverses époques de l'Antiquité et des temps modernes sont racontées et placées dans leurs contextes historiques. Des figures (simples) facilitent évidemment la lecture.

toutous grimpent avec eux sur les canots de sauvetage.» Ce fut le cas du loulou de Poméranie de madame Rothschild, qui réussit à le dissimuler dans son manteau. Sauvé des eaux, le loulou se fit écraser par une voiture à son arrivée sur la terre ferme. Toujours à propos des chiens, bien des sujets sont évoqués ; ainsi Séverine, cette féministe qui, vers 1900, prit Sac-à-Tout comme héros d'un roman qu'elle lui dédicaça ainsi : « Parce que je ne suis "qu'une" femme, parce que tu n'es "qu'un" chien, parce qu'à des degrés différents, sur l'échelle sociale des êtres, nous représentons des espèces inférieures au sexe masculin – si pétri de perfections ! –, le sentiment de notre mutuelle minorité a créé entre nous plus de solidarité encore, une compréhension davantage parfaite ».

On apprend aussi que des études de psychologie sociale ont prouvé qu'un jeune homme accompagné d'un chien obtenait trois fois plus de numéros de téléphone des jeunes filles rencontrées, et que son score explosait « lorsque l'individu était secondé par un chiot ».

Mais le sujet récurrent de cet « essai de sociologie canine » concerne curieusement le lien entre sans-abri et chiens de rue. Il s'agit du sujet de thèse de l'auteur, qui se fait tout au long de l'ouvrage l'avocat des « punks à chiens ». Le livre est émaillé des témoignages de ces éclopés de la vie qui s'appuient sur une autre espèce, tel celui-ci : « Moi, je considère que mon chien est mon meilleur ami. [...] Il ne me laissera jamais tomber, contrairement à beaucoup d'humains qui m'ont tourné le dos. Ma famille en premier ! Par contre, Léo, lui, c'est un mec droit ! »

Pierre Jouventin

Chercheur émérite au CNRS

■ PSYCHOLOGIE-MÉDECINE

Aux prises avec la douleur

Michel de Fornel et Maud Verdier
Éditions de l'EHESS, 2014
(352 pages, 18 euros).

Parmi l'ensemble des manifestations pathologiques, la douleur, qu'elle soit physique ou morale, est une constante d'autant plus difficile à cerner qu'elle reste totalement subjective. Expérience par essence individuelle, elle reste largement incommunicable, tant dans sa réalité que dans son intensité. Elle est d'autant plus insupportable que ni les proches ni les soignants ne sont en mesure, quel que soit leur degré d'empathie, d'en prendre la pleine mesure et d'y répondre de façon totalement pertinente. Or ce qui est vrai pour l'adulte ou l'enfant normal, capable de raisonnement, de verbalisation et de conceptualisation, l'est encore plus dramatiquement quand il s'agit d'une personne privée de parole et de capacité d'expression.

Pour répondre à cette difficulté majeure, les auteurs nous livrent leur expérience nourrie par une approche à la fois philosophique et cognitive de la douleur associée à une pratique de consultation auprès d'enfants polyhandicapés, porteurs de maladies orphelines et, pour ces raisons, privés de parole et de gestuelle cohérente. D'un côté, comment dire sa douleur ? Sa nature et ses composantes ? Vers qui se tourner ? Question muette à une oreille de sourd ? De l'autre côté en effet, quelle perception le clinicien peut-il avoir de cet appel muet ? Comment, au-delà de l'examen clinique, le recueil de



bribes d'informations disparates, transmises par la famille et les soignants, peut-il enrichir un acquis théorique de savoir et permettre une réponse adaptée ? À travers de multiples exemples de consultations, les auteurs construisent au fil des pages une méthodologie et nous font découvrir, par touches successives, comment les manifestations infraverbales (expression du visage, cris, posture du corps, etc.) sont à même de traduire le vécu de ces enfants et finissent par constituer un substrat conversationnel caractérisant chacun d'entre eux et sur lequel il est possible de s'appuyer pour répondre au mieux à cette insupportable souffrance.

Les auteurs concluent par une réflexion plus sociologique sur les multiples cadres dans lesquels s'exerce le pouvoir médical. La sanction diagnostique et thérapeutique en matière de douleur ne peut se contenter d'être un arbitrage réducteur entre subjectivité et objectivité : elle est le fruit d'une continuelle négociation à travers une pratique d'équipe.

Bernard Schmitt
CERNh

Retrouvez l'intégralité de votre magazine et plus d'informations sur www.pourlascience.fr



OFFRE DÉCOUVERTE **POUR LA SCIENCE**



Pour la Science (12 n^{os})

1 an ■ 56 € seulement !
au lieu de ~~74,90 €~~

Vos avantages abonné

- ✓ 25 % d'économie
- ✓ la garantie de ne manquer aucun numéro
- ✓ l'accès gratuit aux versions numériques sur www.pourlascience.fr

BULLETIN D'ABONNEMENT

POUR LA SCIENCE

À découper ou à photocopier et à retourner accompagné de votre règlement dans une enveloppe non affranchie à : Groupe Pour la Science • Service Abonnements • Libre réponse 90 382 • 75 281 Paris cedex 06

Oui, je m'abonne au magazine *Pour la Science* :

☐ **1 an • 12 numéros • 56 €** au lieu de ~~74,90 €~~

+ de 25 % de réduction !

Tarif valable uniquement en France métropolitaine et d'outre-mer. Pour l'étranger, participation aux frais de port à ajouter : Europe 12 € – autres pays 25 €.

☐ **2 ans • 24 numéros • 106 €** au lieu de ~~149,80 €~~

+ de 29 % de réduction !

Tarif valable uniquement en France métropolitaine et d'outre-mer. Pour l'étranger, participation aux frais de port à ajouter : Europe 25 € – autres pays 51 €.

Pour 20 € de plus, découvrez *Dossier Pour la Science* tous les trimestres !

Je préfère m'abonner à *Pour la Science* (12 n^{os}/an) + *Dossier Pour la Science* (4 n^{os}/an)

☐ **1 an • 16 numéros • 76 €** au lieu de ~~102,70 €~~

Tarif valable uniquement en France métropolitaine et d'outre-mer. Pour l'étranger, participation aux frais de port à ajouter : Europe 16 € – autres pays 35 €.



J'indique mes coordonnées :

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

CP : _____ Ville : _____

Pays : _____ Tél. : _____

Pour le suivi client (facultatif)

Je choisis mon mode de règlement :

☐ Par chèque à l'ordre de *Pour la Science*

☐ Par carte bancaire

Numéro de carte _____

Date d'expiration _____

Signature obligatoire

Clé _____

(les 3 chiffres au dos de votre CB)

Mon e-mail pour recevoir la newsletter *Pour la Science* (à remplir en majuscules)

@

En application de l'article 27 de la loi du 6 janvier 1978, les informations ci-dessus sont indispensables au traitement de votre commande. Elles peuvent donner lieu à l'exercice du droit d'accès et de rectification auprès du groupe Pour la Science. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'organismes partenaires. En cas de refus de votre part, merci de cocher cette case ☐.

LE SENS DE LA FORMULE

La phrase « un demi et un demi font un » est étrange : elle arrive à l'unité au moyen d'un verbe au pluriel. C'est que ce verbe a deux sujets – même s'ils ne font qu'un ! À l'inverse, on dit « trois vaut deux et un ». Là, trois est sujet unique du verbe. D'où le singulier, bien que trois soit un pluriel.

Heureusement, la différence entre « égale » et « égalent » ne s'entend pas. Et nul ne se demande quelle orthographe serait correcte, vu qu'on n'écrit ni « égale » ni « égalent », mais =. Dans les formules $1/2 + 1/2 = 1$ et $3 = 2 + 1$, la grammaire française n'apparaît pas.

Les formules scientifiques ne sont soumises qu'à des règles de syntaxe logique. Aucune langue usuelle ne leur impose ses règles. D'où la légende selon laquelle les formules réalisent le miracle d'être universelles – indépendantes de toute langue usuelle, avec exactement le même sens et les mêmes connotations pour quiconque les lit, quelle que soit sa culture.

C'est prendre l'apparence pour la réalité. La langue est cachée, elle n'est pas éliminée. Dès que quelqu'un manie une formule, il l'interprète en la pensant avec les mots et les règles spécifiques de sa langue. Son appréhension de la formule est influencée par la vision du monde propre à cette langue. Pour qu'une formule reste universelle, il faut que personne ne la lise, c'est-à-dire qu'elle soit lettre morte – ou signe mort.

CONNAÎTRE OU IGNORER ?

« **O**bjection contre la science : ce monde ne mérite pas d'être connu », écrivait Emil Cioran [*Syllogismes de l'amertume*, Gallimard, 1976, p. 37].

Cette remarque est hasardeuse. Tant qu'on ne connaît pas le monde, comment savoir qu'il ne mérite pas de l'être ? Il m'est difficile pourtant de ne pas réagir comme Cioran lorsque des sociologues soutiennent

que, pour connaître l'état d'esprit d'une population, il faut lire attentivement la presse à deux sous, les romans de gare, les magazines illustrés, dont elle est friande. Y jeter un coup d'œil, en attendant le dentiste ou le coiffeur, soit, mais ces productions méritent-elles vraiment une étude soigneuse ?



Aucune réponse à cette question n'est satisfaisante. Répondre non passera pour de la morgue intellectuelle ; répondre oui, pour de la complaisance. Nous ne sommes pas plus avancés que Montaigne : « Je souhaiterais bien avoir plus parfaite intelligence des choses, mais je ne la veux pas acheter si cher qu'elle coûte » [*Essais*, II, X].

MÉTAPHYSIQUE DES VALEURS

Nombre de débats de société relèvent de la métaphysique. La consommation d'anxiolytiques ; les relations tissées entre l'individu et la collectivité par les loisirs, les associations, le travail [ou son absence] ; l'écologie ; les brevets sur le vivant ; la rémunération des mères porteuses ; le statut de l'embryon ; l'arrêt des traitements en fin de vie, etc. : ces questions touchent au rôle de l'homme dans la société, à sa place dans la nature, au sens de la vie, sa valeur, son but. Donc chacun y réagit selon des vues métaphysiques. Or les diverses réactions n'ont pas les mêmes conséquences économiques. Par exemple, si on prend le respect de la vie comme un absolu interdisant tout arrêt des traitements en fin de vie, la note sera lourde quand beaucoup de *baby boomers*

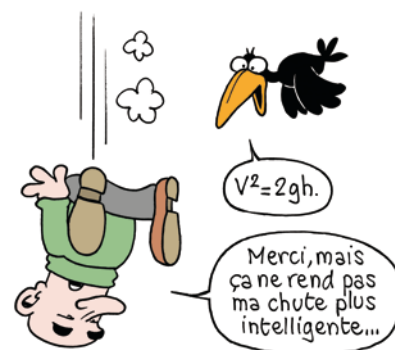
seront grabataires. Il n'est pas exclu que les contraintes économiques mènent alors notre société à encourager l'euthanasie des grands vieillards, donc à réviser ses valeurs.

Économie et métaphysique influent l'une sur l'autre. Un responsable politique ne devrait pas exposer ses projets économiques sans expliciter les valeurs métaphysiques qui les accompagnent. C'est difficile à concilier avec la neutralité qu'exige la laïcité, certes, mais a-t-on jamais vu un problème de société facile ?

CHUTE LIBRE, MAIS STUPIDE

« **J**'ai fait une chute stupide », explique l'ami que vous voyez débarquer plus ou moins estropié. Stupide : pourquoi cette précision ? Une chute pourrait-elle ne pas l'être ?

Oui ! Il existe des chutes intelligentes. Et nous en avons tous fait beaucoup. Une chute est intelligente si elle enseigne quelque chose à celui qui en est victime. Or, lors de nos premiers pas, quand un rien provoquait notre chute, les adultes souriaient : « C'est le métier qui entre ». De fait, en tombant, nous avons appris à ne plus tomber. Quelques années plus



tard, d'autres chutes pédagogiques nous ont montré comment tenir sur un vélo.

Pour renouer avec les chutes intelligentes, un adulte n'a qu'à se lancer dans quelque nouvel apprentissage – l'acrobatie, par exemple, ou le funambulisme. Quant à moi, les chutes stupides que l'âge, petit à petit, va rendre de plus en plus probables suffiront à mon bonheur...